

Un grognement de joie se fit entendre alors et l'homme se glissa à l'intérieur et referma sans bruit. Ne pouvant parler, les yeux dilatés par l'épouvante, la femme reconnut alors les deux agents qui avaient souvent tourné près de la maison.

La porte de la pièce dans laquelle les habitants de la maison prenaient leurs repas était ouverte, l'agent à tête d'escogriffe l'y entraîna tandis que son second veillait sur le seuil, un pistolet à la main.

—Tu vois que ce n'est pas la peine de ruser avec nous, la veuve, avertit alors le premier. Tandis que tu refusais d'ouvrir la porte à mon collègue, j'entrais par la fenêtre au moyen d'une échelle. Conduis-nous donc à l'endroit où sont les gens qui se cachent avec toi dans cette maison si tu veux avoir la vie sauve.

Annie montra son bâillon, faisant signe qu'elle ne pouvait parler.

—Tu n'as pas besoin de rien dire : tu serais capable de crier pour avertir tes complices. Conduis-nous seulement. Du reste des hommes à nous sont cachés à deux pas d'ici, prêts à accourir au premier signal : ainsi n'essaie pas de nous tromper. Il t'en cuirait ! Marche.

La femme ne bougea pas. L'agent tira son stylet et en approcha la pointe de la poitrine d'Annie.

Les prunelles de celles-ci battirent, mais elle ne bougea pas.

L'homme appuya l'arme : Annie sentit la pointe dans sa peau ; son souffle s'arrêta, mais elle resta immobile.

—Peste soit de la créature ! gronda le policier, c'est bien une conspiratrice. . . Eh bien ! nous agissons sans elle.

Il sortit un brin de chanvre mince et solide de sa poche où il en avait une provision, et lui ligotta rapidement les poignets derrière le dos.

—Prends la lampe et filons, ordonna-t-il à son compagnon.

Et ils sortirent fermant la porte à clef sur Annie qu'ils laissaient dans les ténèbres et hors d'état d'arracher son bâillon.

Les deux argousins s'interrogèrent alors rapidement.

Ils étaient seuls, sans agent de renfort malgré ce qu'ils venaient de dire monsongèrement à Annie, afin de l'impressionner. Convenait-il qu'ils courussent en chercher ?

Mais, dans ce cas, c'était diminuer leur part dans la prime à toucher, s'ils effectuaient une bonne prise. Et le mutisme de la femme, bravant la mort plutôt que d'obéir, permettait de l'espérer.

—Marchons, fit sourdement le policier à mufle de dogue, nous sommes assez de deux pour le moment.

Flairant comme un chien en chasse, il se demandait par où commencer, lorsqu'il eut une sorte de glapisement de joie. Il venait d'apercevoir dans le corridor une motte de terre grosse comme une noisette, et deux pas plus loin, la trace d'un talon d'homme marqué sur de la terre écrasée ! puis plus loin le même indice, à peine visible, mais suffisant pour lui.

—La cave ! souffla-t-il.

Les deux hommes échangèrent un regard diabolique : ils s'étaient compris.

L'établissement de la « veuve » aussi près de la tour de Londres s'expliquait maintenant.

L'agent à tête d'escogriffe espérait découvrir le motif de la chanson bretonne entonnée par Martial dans le donjon. Il allait peut-être mettre la main sur Henri de Mercourt, le gentilhomme français. . . Et ses yeux brillèrent réellement à faire peur.

D'un pas violent, il se rapprocha de la cave. Mais, près de l'ouvrir, il s'arrêta. . . Les deux argousins savaient-ils ce qui les attendait derrière cette porte ? Et ne feraient-ils pas bien réellement d'aller chercher du renfort ?

Mais si le gibier s'esquivait dans cette intervalle ? Puis ils étaient armés jusqu'aux dents ; et d'après les vivres achetés par la « veuve », les hommes qu'elle cachait ne pouvaient être plus de deux. Forts et agiles, avec les ruses du métier qu'ils possédaient, la partie serait plus qu'égalée, d'autant plus que la police en impose toujours.

—En avant ! dit sourdement le plus grand. Et s'ils sont en train de forer quelque souterrain, ils y seront pris comme des rats.

Et il ouvrit résolument la porte. . . La lampe qu'il tenait éclaira la première cave. Et aussitôt un amoncellement de terre rangée contre le mur de façon à dissimuler le plus possible un travail occulte frappa ses regards.

Il le montra à son compagnon. Il n'y avait plus de doute à conserver, les hommes qu'il s'agissait de saisir étaient en train de creuser un passage souterrain pour arriver à la Tour de Londres.

Henri de Mercourt devait en être ; Somerset les récompenserait magnifiquement s'ils arrivaient à le lui livrer, sans oublier le vieux compte qu'eux-mêmes avaient à régler avec lui.

Etouffant le bruit de leurs pas, ils se dirigèrent vers le second caveau. Les tas énormes de terre qui l'obstruaient presque en entier ne laissaient plus subsister la moindre illusion.

L'œuvre accomplie par les conspirateurs était réellement impressionnante.

Saisie de stupeur, presque d'admiration, les deux hommes prêtèrent l'oreille, inquiets de ce qu'ils voyaient, se demandant s'ils

n'allaient pas avoir affaire à un nombre d'adversaires plus grand qu'ils ne se l'étaient figuré.

Un bruit sourd, lointain, celui d'un outil frappant le sol leur apprit que l'on travaillait en dessous ; ils s'avancèrent le pistolet au poing.

Une ouverture à fleur de terre les arrêta. C'était l'entrée du souterrain.

L'agent au corps de squelette se pencha et son regard exprima aussitôt une joie sauvage : deux paires de pistolets, deux épées larges et courtes étaient disposées près de la paroi.

Les hommes qui avaient accompli ce travail de géant dont ils voyaient la trace n'étaient que deux, ces armes l'indiquaient. Croyant être prévenus à temps par la femme qui habitait la maison, ils avaient déposé leurs armes à l'entrée du souterrain, en cas d'une descente de police, afin d'être prêts à se défendre.

Ces armes enlevées, ils étaient hors d'état de résister.

—Nous les tenons ! fit-il.

Se glissant rapidement dans l'étroit passage, il saisit les épées, les pistolets, et les rejeta dans la caveau sur un tas de terre.

Il ne remarqua pas la poudre dans un coin, sans quoi il aurait frémi et n'aurait peut-être pas osé avancer, de crainte que d'autres fourneaux de mine ne fussent disposés de distance en distance.

Son compagnon l'avait suivi. Ils se trouvèrent bientôt dans le souterrain même. Une lumière brillait au loin devant eux. Ils cachèrent la lampe qu'ils tenaient, et lentement s'avancèrent, rampant comme des fauves.

La lumière se rapprochait.

Henri de Mercourt et Wilkie, exténués par leur labeur supplémentaire, revenaient pour prendre un repas dont ils avaient le plus impérieux besoin.

Quelques-unes des dernières pierres de fondations de la tour avaient roulé sous leur pioche, et ils avaient besoin de toutes leurs forces pour continuer cette dernière partie de leur œuvre et être prêts à tout événement.

Tout à coup, Wilkie s'arrêta, se pencha à l'oreille du gentilhomme :

—On marche dans le souterrain. Avez-vous entendu ?

—Oui, murmura Henri de Mercourt. C'est Annie sans doute. Que se passe-t-il donc ?

—Non, ce n'est pas elle. Ce n'est pas son pas.

Une angoisse terrible étreignit alors les deux hommes. Ils étaient donc découverts ? N'ayant aucune arme pour se défendre, regrettant de les avoir laissées au loin, ils allaient être pris. Ils n'auraient même pas la ressource de s'ensevelir avec leurs ennemis sous les ruines, puisqu'ils avaient déposé également leur poudre là-bas.

Les deux agents continuaient d'avancer, un rire silencieux dans leurs yeux féroces. Ils avaient perçu le chuchotement d'Henri de Mercourt et de l'ancien geôlier, et les voix portées au loin dans l'étroit couloir leur confirmaient qu'ils n'avaient affaire qu'à deux hommes, deux hommes désarmés, tandis qu'eux avaient quatre balles ne demandant qu'à partir, sans compter le reste.

—Attendez là, souffla le Français à son compagnon de labeur.

S'emparant de la lanterne que portait l'ancien geôlier, il marcha rapidement, voilant à demi la clarté sous sa main. Et brusquement il la démasqua, dirigeant son réflecteur de façon à en faire tomber les rayons sur leurs agresseurs.

Deux silhouettes apparurent : la taille oscillante de l'un, la masse épaisse de l'autre.

—Ce sont eux, pensa le gentilhomme, les limiers de sang de Somerset. Nous n'avons qu'à nous défendre comme nous pourrions et à périr !

Et il rétrograda, afin de regagner le fond du souterrain ; une fois là, ils lutteraient avec leurs outils.

Les argousins virent la lumière s'éloigner. Ils craignirent que les conspirateurs n'eussent préparé quelque issue dérobée par laquelle ils allaient leur échapper.

—Sus, siffla à voix basse le premier.

Ils avaient constaté que le sol du souterrain était régulier, solidement battu. Ils s'élançèrent d'un seul élan, décidés à une offensive déclarée.

Mais, tout à coup, un cri, une sorte d'imprécation âcre, aiguë, déchirée, retentit, suivie aussitôt d'un espèce de rauquement de dogue.

Les argousins avaient rencontré le puisard ouvert pour laisser s'écouler les eaux souterraines : l'agent à tête d'escogriffe était tombé le premier en poussant une malédiction de sa voix aigre, et l'autre l'avait suivi n'ayant pas le temps de se retenir.

Wilkie, Henri de Mercourt entendirent leur double clameur.

Ils comprirent.

Pantelants, ils écoutèrent encore ; une sorte de clapotis parvint jusqu'à eux.

Ils se rapprochèrent alors, se penchèrent au-dessus du puits. Et la lumière, projetée vers le fond, les leur montra se débattant dans la vase liquide, pareils à des bêtes monstrueuses.